

—Que dira l'amman au baron ? murmura la vieille fermière. Il noircira haïneusement mon mari et mon fils.

—Oui, et par ses fausses accusations il aigra le baron contre nous. Ah ! je suis toute découragée.

—Tout se déclare contre nous ! gémit la mère Couterman. Si M. le baron nous reçoit avec colère ; que pouvons-nous espérer ? Ah ! nous sommes bien malheureuses, Cécile !

—Elles se couvrirent le visage avec les mains pour cacher les larmes qui leur venaient aux yeux.

—Allons, allons, pas de faiblesse, mère, dit la jeune fille. Il faut aller jusqu'au bout. Peut-être nous trompons-nous. L'amman n'osera point parler à M. le baron comme il parle aux autres ; le respect le rendra prudent et d'ailleurs le baron a assez d'esprit pour distinguer le vrai du faux.

Cécile poursuivit son raisonnement et elle avait réussi à remonter un peu le courage de la fermière et le sien, lorsque la porte se rouvrit, et que le valet vint leur dire :

—Suivez-moi : M. le baron vous permet de paraître devant lui.

Elles le suivirent dans le vestibule, où elles rencontrèrent l'amman qui leur jeta un regard de raillerie et de triomphe. Elles, le cœur serré et tremblantes d'inquiétude, courbèrent la tête en guise de salut, baissèrent les yeux et passèrent en silence.

Au bout du vestibule une double porte ouverte permettait aux deux femmes de voir de loin un vaste et beau salon.

—Mère, levez la tête et tenez-vous bien, voilà M. le baron, murmura Cécile.

Le noble seigneur de D'worp avait la main appuyée sur le bord d'un bureau. C'était un homme de haute taille, aux traits fermes et au regard perçant. Dans ses riches habits de soie et de satin brodés d'or, l'épée au côté, et avec sa fière attitude, il devait nécessairement inspirer le respect à tous ceux qui l'approchaient.

Aussi fit-il une profonde impression sur les deux femmes. Elles tremblaient de tous leurs membres, et osaient à peine avancer, car elles voyaient clairement que le baron avait l'air très-courroucé ; l'expression froide et sévère de son visage leur ôta tout espoir d'un accueil favorable.

Le baron leur montra deux chaises devant le bureau.

—Asseyez-vous, asseyez-vous, dit-il ; vous venez me parler en faveur de ceux qui ont souillé par un meurtre le sol de cette seigneurie ? Ah ! je suis bien peiné de savoir que des innocents tels que vous ont à souffrir aussi de ce crime ;

mais le devoir est inexorable. Il faut un exemple pour empêcher que d'autres, dans l'avenir, ne se rendent coupables de pareils forfaits.

—Ah ! monsieur le baron, on vous a trompé, dit Cécile en soupirant. Depuis longtemps l'amman est l'ennemi des Couterman ; il les accuse de meurtre, tandis qu'il n'ont fait que défendre leur vie menacée.

—Oui, cela se passe toujours ainsi, répliqua le baron avec un sourire amer. Excités par la haine, la jalousie, la boisson, les rivaux se cherchent querelle, et se batte à coups de poing, à coups de bâton, jusqu'à ce que l'un d'eux, aveuglé par la rage, tire son couteau et change la ridicule dispute en une scène de sang. Il y a eu, depuis quelques années, trop de ces scènes de violence et de passion féroce. Il faut que cela ait un terme !... Oui, femme Couterman, je compatis à votre malheur et à vos larmes ; j'ai pitié de votre sort ; mais je ne puis qu'engager mes justiciers à faire leur devoir !

—Ah ! ma mère, ne perd-z pas tout espoir, comprimer vos larmes, lui souffla Cécile à l'oreille.

—Retournez chez vous, poursuivi le baron, et attendez le verdict du banc des échevins ; mais ne vous laissez pas abuser par un vain espoir ; l'affaire des Couterman est grave, très-grave.

La jeune fille joignit les mains, et dit avec l'accent d'une ardente prière :

—Ah ! monsieur le baron, vous qu'on renomme et bénit pour votre haute justice, ne nous renvoyez pas sans nous entendre ! On ne vous a pas dit la vérité. Je vous en supplie, laissez-moi vous expliquer comment cette malheureuse affaire est arrivée ; et si une seule parole contraire à la vérité s'échappe de mes lèvres, chassez-moi honteusement. Je l'aurai mérité.

—Eh bien, parlez, je vous écoute, répondit le baron profondément touché par la prière de la jeune fille.

Cécile se mit à raconter l'histoire de son amour pour Urbain, de leurs accointances, de la jalousie de Mare Cops, l'ivrogne incorrigible, le fléau de sa mère ; elle raconta la fête des archers, l'attaque de Mare à cette fête, et enfin elle en vint à l'agression nocturne.

Voyant que le baron l'écoutait avec attention, il lui sembla qu'elle produisait sur son esprit une impression favorable. Cela l'encouragea. Elle peignit la position des Couterman dans cette agression, le danger qu'ils couraient, et tout cela avec des couleurs si vivantes que son auditeur ému secoua la tête d'un air ébranlé. Elle n'oublia pas de parler du coup mortel reçu par Blaise, et de son bonnet retrouvé plein de sang. Elle tira de tout cela cette conséquence que les Couterman étaient innocents, puisqu'ils n'avaient